

ADMINISTRATION

- ET -

REDACTION

45

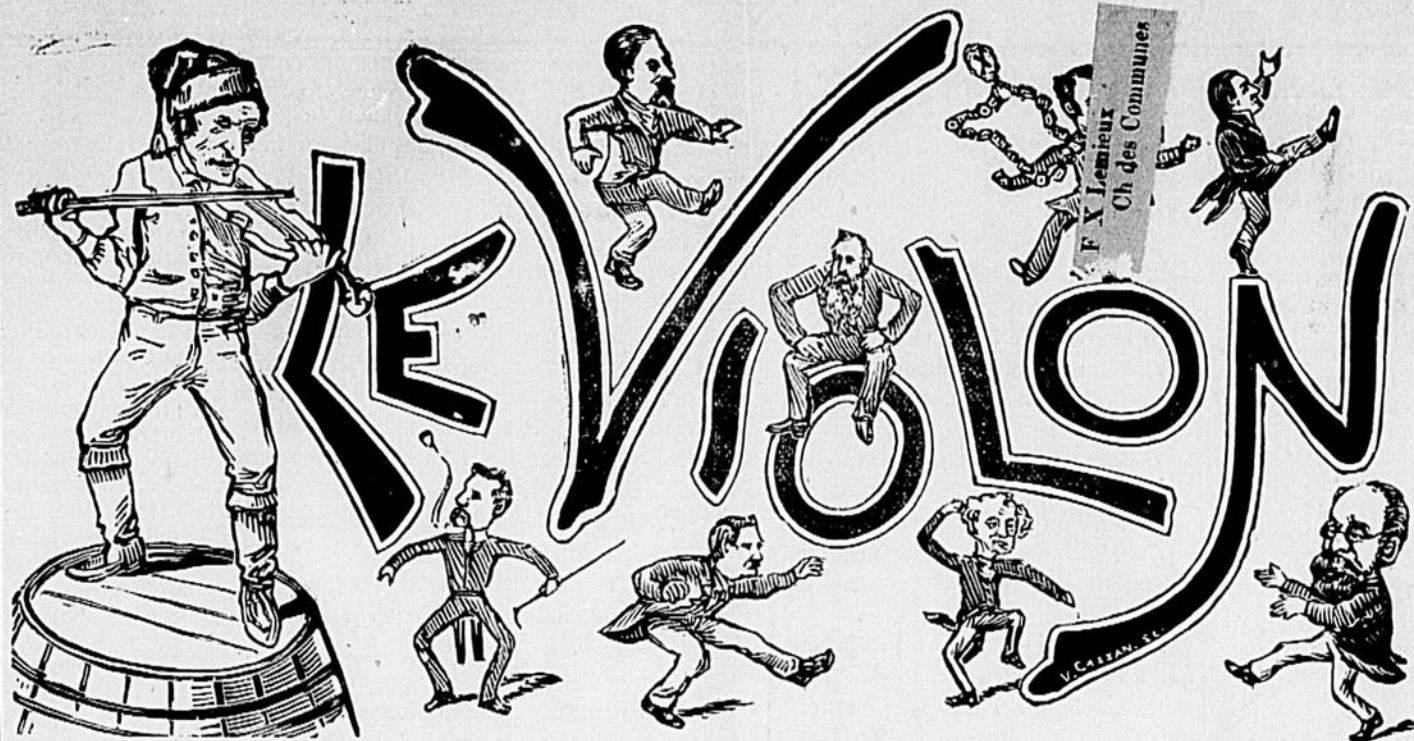
PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$1.00

STRICTEMENT D'AVANCE



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère INSERTION, 10 Cents
Autre " 5 Cents

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

DEUX CENTINS

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 22 OCTOBRE 1887

No 5

F. X. LEMIEUX, Communes, Ottawa, Ont.



LES MARIAGES FORCÉS

Le G. V. Trudel bénit les nouveaux conjoints dans les mariages ordonnés par l'hon. M. Mercier. Mlle Bourgoin épouse M. Pelland, avocat du revenu, et Mlle Phaneuf épouse M. Lambe, inspecteur du revenu. Les deux mariages se font sous le régime de la communauté au grand dégoût des vieux contractants.

A LA BELLE ÉTOILE

Doit-on se coucher dans un bon lit pour dormir? Le *Journal d'Hygiène* ne le croit pas. Il recommanderait même au besoin à ses lecteurs de coucher à la belle étoile. Voici en effet ce qu'il dit dans un article sur "l'art de dormir."

La première chose à considérer pour bien exercer l'art de dormir, c'est le choix du lieu, le logement.

Parmi les animaux, les uns se réfugient dans les anfractuosités naturelles ou artificielles du sol; d'autres s'abritent comme ils peuvent dans les fossés, les buissons, les bois; quelques-uns se creusent des terriers; il y en a même qui se construisent des cabanes; mais la plupart dorment à la belle étoile, tout simplement.

L'homme primitif, tout roi de la création qu'il se croit, a évidemment été logé à la même enseigne que ses sujets; l'instinct de la constructivité ne se développe qu'assez

tard; or, la nature, qui nous a soumis au besoin du sommeil, ne nous a pas dotés de maisons ni de lits.

Il est vrai que, s'aidant des facultés physiques et intellectuelles dont cette bonne mère l'a gratifié, l'homme a changé tout cela, il s'est construit des maisons et tous les accessoires désirables.

Mais avons-nous beaucoup gagné au change? Le logement et le lit sont-ils nécessaires pour nous procurer un sommeil réparateur? Supposés nécessaires dans une certaine mesure, n'avons-nous pas dépassé la juste mesure? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner.

Des nations entières se passent de logements, et même chez celles où l'usage en est établi, beaucoup d'individus s'en affranchissent sans inconvénient et même avec profit. Allons dans les ports de mer et nous verrons les marins en "bordée" dormir en plein hiver sur les trottoirs ou même dans les ruisseaux.

On pourrait croire que ces hommes doi-

vent gagner des maladies graves ou tout au moins des rhumes; mais il n'en est rien. Pourtant s'il y a un état où il soit dangereux de dormir dehors, c'est l'état d'ivresse. Il faut donc convenir que le danger n'est pas si grand qu'on l'imagine. A moins qu'on ne veuille admettre qu'il y a un dieu pour les ivrognes. Mais alors il faudra supposer qu'il y en a aussi pour les personnes, assez nombreuses qui dorment les croisées ouvertes en toute saison.

Tout ceci semble contredire l'opinion générale des physiologistes modernes, qui disent que le corps humain se refroidit pendant le sommeil; mais la contradiction n'est qu'apparente. Il est bien vrai que le corps se refroidit à la surface, mais Hippocrate a judicieusement observé que dans le sommeil les viscères travaillent et, par conséquent, développent de la chaleur.

Cette concentration de la chaleur, loin d'être nuisible, est nécessaire pour réparer la déperdition des forces dépensées pendant la veille. Si, par des moyens artificiels, on

l'attire à la surface, la restauration est d'autant plus incomplète, le corps est maintenu dans un état de chaleur et de moiteur "qui affaiblit le système musculaire; alanguit toutes les fonctions et spécialement la digestion, la respiration et la circulation."

On s'occupe beaucoup, et non sans raison, de la question des logements insalubres, on voit, par ce qui précède, que la permission de coucher dehors ne serait peut-être pas la plus mauvaise des solutions.

En supposant, d'ailleurs, contre toute vraisemblance, que le logement soit nécessaire pour la nuit, il n'en reste pas moins vrai qu'il n'est pas nécessaire pour le jour. La nature ne nous a pas organisés pour vivre perpétuellement dans un air confiné, obscur, stagnant, corrompu.

L'homme se trouve là en quelque sorte plongé dans un bain de ses propres ordures: les résidus de sa transpiration et de sa respiration; il en résulte un empoisonnement lent, mais d'autant plus sûr qu'on le sent moins.

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de \$1.00 par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents seize cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTREAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTREAL, 22 OCTOBRE 1887



Le Petit Baptiste et son Papa.

Baptiste.—Poupa, dis donc, quel est ce mossieu qui passe avec un chauffeur flam-bant neuf? Il est sur son trente-six. On dirait un bourreau qui va faire ses Pâques.

Ladèbauche.—Ce monsieur est le conjoint de monsieur Lambe, comme inspecteur des licences.

Baptiste.—Qué que ça veut dire un conjoint? Tu parles dans les termes aujourd'hui, poupa.

Ladèbauche.—Un conjoint, mon garçon, c'est comme qui dirait un homme marié à un autre pour les affaires.

Baptiste.—Les hommes se marissent pas entr'eux, poupa. Je comprends pas tout-à-fait.

Ladèbauche.—Eh boutique! donne-moi donc le temps de parler. Ecoute, je vas t'expliquer ça dans le joint. On entend aujourd'hui par donner un conjoint à un employé du gouvernement, lui donner un associé qui n'a pas de stock et qui mange la moitié des profits de la concharne. Tiens, je vas t'en donner un exemple. Monsieur Lambe, comme inspecteur des licences, clairait environ six mille piastres par année. Mercier n'aurait pas de façon s'il lui ôtait sa place, parce que les Bleus d'Ottawa se gêneraient pas d'envoyer ses frères à la gomme, eux qui sont employés du grand gouvernement. Alors, qu'est-ce qu'il a fait? Il donne un conjoint à Lambe et le conjoint lui dit part à deux.

Baptiste.—Quand deux hommes sont conjoints comme ça, est-ce que c'est pour toute la vie, comme dans le mariage?

Ladèbauche.—Non, mon fils, ce qui a été conjoint par Mercier peut être disjoint plus tard, plus vite qu'on pense, lorsque les conservateurs seront rentrés au pouvoir à Québec. Si le gouvernement Mercier culbute demain, ho, tous les conjoints sont dehors.

Baptiste.—V'là deux messieurs qui passent près de la Cour. Les connais-tu, poupa?

Ladèbauche.—Comment, tu ne reconnais pas M. Nazaire Bourgouin, l'avocat du Revenu? C'est son conjoint, M. Pelland, qui marche à côté de lui.

Baptiste.—Comment! lui aussi, M. Bourgouin a un conjoint. L'affaire s'est y faite comme celle de Lambe?

Ladèbauche.—Ce mariage ne s'est pas fait précisément de la même manière. Si Mercier avait ôté la place de M. Bourgouin, ça n'aurait pas crevé le cœur aux conservateurs. Les Rouges, de leur côté, ne sont pas fous de leur ami Nazaire, et ils ne le gardent avec eux que pour avoir quelques voix de plus dans le comté de l'Assomption. Ils n'ont pas voulu le destituer pour cette raison-là. Ils se sont contentés de lui don-

ner un conjoint en la personne de M. Pelland.

Baptiste.—Ces conjoints-là, ça s'aime-t-y comme les conjoints dans les vrais mariages?

Ladèbauche.—C'te blague! pas en toute. Ils s'aiment comme chien et chat. C'est drôle de voir ça. Chaque coppe qui entre dans la poche de M. Pelland est considérée par M. Bourgouin comme sortant de la sienne. Il en est de même entre MM. Lambe et Phaneuf.

Baptiste.—C'est plus vivre, ça? Sans compter que quand le chien de Mercier mourra il leur faudra aller au balai.

Ladèbauche.—Comme de juste, mon fils, tu raisones maintenant comme un petit homme.

Baptiste.—Quelqu'un me disait ce matin que les chevaliers de la Légion d'Honneur et les Machine à P'tit Char, que ça valait plus rien. Toi qui as été à Paris, explique-moi donc comment que ça se fait?

Ladèbauche.—D'abord, mon garçon, tu t'exprimes mal. On ne dit pas Machine à P'tit Char, mais Mersham of the Car de Retournez y. Ça c'est l'ordre que M. Beaugrand a eu du général Boulanger. Malheureusement, aujourd'hui, cette décoration ne paie pas cinq cents dans la piastre.

Baptiste.—Comment ça se fait-il? Ça doit être bon ces décorations-là, puisqu'il faut payer un gros prix pour les avoir.

Ladèbauche.—Veux-tu bien te taire, espèce de tête sèche? Laisse-moi parler et ferme ta petite botte. Je vas te conter ce que j'ai appris à Paris. Pendant mon dernier trip en France, j'appris bien des choses à propos de la manière dont on donnait aux étrangers les décorations de la Légion d'Honneur et des autres ordres de chevalier. Il n'y a rien de plus facile au monde du moment qu'on a fait la connaissance de quelque gros mossieu. Seulement, il y a une chose à remarquer; lorsqu'un Canadien est fait chevalier de la Légion d'Honneur son nom ne paraît pas dans le *Moniteur Officiel* qui est la gazette du gouvernement en France. De plus, les noms des chevaliers canadiens ne sont pas écrits sur le registre des vrais membres de la Légion. Ça te surprend, mais c'est le cas. Si quelqu'un te dit jamais le contraire, tu me l'enverras et je le lui prouverai.

Baptiste.—Jamais je crérai ça, poupa?

Ladèbauche.—Quand je te dis que c'est le cas. Ecoute bien, mon fiston. C'est assurément un honneur pour un Canayen de porter cette décoration, lorsqu'il l'a obtenue d'une manière correcte. La France n'accorde ces distinctions qu'aux étrangers d'un mérite reconnu, mais il y a eu une exception à la règle. Il s'était formé une "gang" de spéculateurs pour vendre les décorations aux étrangers et aux Canayens des vieux pays. Le boss de cette gang était une femme qui s'appelait Mme Limousin. C'était elle qui tripotait l'affaire. Elle avait comme associés un Canayen du nom de Wilson, un ancien marchand de fer de Montréal, qui était parvenu à se marier avec la fille du président de la France, un autre Canayen du nom de McGrevy. McGrevy avait fait une grosse fortune dans les chemins de fer et les contrats du gouvernement. Il passait par tout ce que disait son gendre Wilson, de sorte que ce jack-là obtenait de lui toutes les décorations qu'il voulait. Wilson, pas si bête, s'était arrangé avec le général Boulanger et Mame Limousin pour établir une sorte de Boodlage en règle. Chaque décoration était mise sur le marché et son prix était fixé, par exemple le grade de chevalier de la Légion d'Honneur se donnait pour \$500, celui de Commandeur pour \$10,000. L'ordre du Mersham of the P'tit Car de Retournez y, n'amenait pas un gros prix. Ça se vendait seulement dans les environs de \$20 à \$24. C'était pour les petits poissons.

Baptiste.—Poupa, tu devrais pas parler comme ça. Tu sais bien que M. Beaugrand en a été reçu du Mersham of the P'tit Car de Retournez y.

Ladèbauche.—Ça me fait bien de la peine, mais c'est comme ça, mon garçon, sa déco-

ration ne vaut pas plus pour ça. Que veux-tu, il l'a obtenue en la demandant au général Boulanger et aujourd'hui il a un beau gras de jambes.

Baptiste.—Et puis, poupa, les autres décorés, ceux qui n'ont pas eu affaire aux amis du général Boulanger, leurs titres sont-ils corrects?

Ladèbauche.—Les autres Chevaliers et Commandeurs ne seront pas embêtés, parce qu'ils auront obtenu leurs décorations d'une manière convenable. C'était une rodeuse de coquine tout de même, cette madame Limousin.

Baptiste.—Mène-moi donc au bureau de l'Etendard. Je voudrais voir le grand-vicaire Trudel, pour avoir de ses nouvelles. Le *Violon* a oublié d'en parler la semaine dernière.

Ladèbauche.—Tu n'auras pas ce plaisir-là aujourd'hui, mon garçon, ton ami le Grand-Vicaire est parti pour visiter le pays des Acadiens, qui est bien loin d'ici.

Baptiste.—Quelle idée a-t-il eue d'aller dans ce pays-là?

Ladèbauche.—Ne sais-tu pas, mon fils, que Charles Thibault a passé par là il n'y a pas bien longtemps pour y semer des carottes? Le G. V. est parti pour les récolter. Jamais Thibault n'a fait un voyage quelque part sans que le G. V., ou un de ses agents, passe ensuite avec le chapeau.

Baptiste.—Poupa, dis moi donc quand est-ce qu'elle va commencer la prochaine session à Québec?

Ladèbauche.—Ça sera dans le mois de décembre ou Janvier.

Baptiste.—Pourquoi pas au printemps?

Ladèbauche.—Finis donc tes questions. Je répondrai à celle-là, mais ça sera la dernière pour aujourd'hui. M. Mercier a bien des comptes à rendre à la Chambre et ça pourrait l'embêter dangereusement. Les comptes publics ne seront publiés que dans le mois de juin ou juillet, et M. Mercier, qui est une fine mouche, aura soin de s'arranger de manière à ce que ses comptes ne soient pas rendus pendant la prochaine session. Comprends-tu, maintenant? A cette heure, tu peux filer à la maison. Allons, vite, décampe; tu commences à me tanner avec tes questions.

Au Queen's Hall.

Le *Violon* trouve que M. Wiallard, le nouveau professeur d'élocution de l'Université Laval a été un peu trop perpendiculaire dans ses remarques sur la manière dont les Canadiens prononcent le français. Oui, c'était un peu à-pic. Nous convenons avec monsieur le professeur que la prononciation de nos compatriotes est un peu défectueuse, mais pas autant que M. Wiallard a voulu nous le faire croire.

Dans une réunion représentative comme était celle du Queen's Hall, il était certainement malséant de dire aux Canadiens-français: Vous ne savez pas parler votre langue. C'est moi qui viens vous enseigner ça. Pas si vite, monsieur le professeur, vous cassez les carreaux à propos de rien. Chacun peut avoir sa manière de penser, mais nous est avis que le nombre de Canadiens qui prononcent mieux le français que M. Wiallard s'appelle légion dans notre pays.

Les honorables MM. Chapleau, Laurier, MM. Ls. Fréchette, Provencher, Robidoux, Ernest Tremblay, Alphonse Christin et cent autres que nous connaissons prononcent leur français avec l'accent et la pureté les plus académiques.

Le *Violon* proteste avec raison contre l'accusation portée par M. Wiallard.

Ces choses se disent en petit comité, mais jamais dans une assemblée aussi importante que celle du Queen's Hall. Les Anglais qui viennent de l'autre côté de l'Océan ne s'avisent jamais en Canada de critiquer la prononciation des colons. S'ils trouvent que leur prononciation est vicieuse ils se gardent bien de leur en faire publiquement un reproche.

Non erat his locus.

TELEGRAPHIE

(Service spécial du VIOLON)

Yamaska, 18 octobre.

Quelques gros bonnets rouges ont fait ripaille à la réception du chèque qui leur a été donné pour régler la contestation d'Yamaska. Un gueuleton phénoménal a été donné chez Pierre Letendre. Les principaux convives étaient MM. J. D. Pepin, N.P., le Dr Roch Mignault, Victor Gladu, M.P.P. et ses deux garçons, et Narcisse Beaupré. Il y a eu bisbille dans le camp rouge, à propos de ce bouquet. Plusieurs nationaux émérites avaient été laissés dans les ténèbres extérieures. Ces derniers prétendaient que la contestation de l'élection avait été vendue à leur insu et sans leur consentement. M. Isaac Mondou, un des mécontents, en est venu aux prises avec M. N. Beaupré. Il y a eu des morsures graves des deux côtés, mais pas de sang répandu.

Des indiscrets disent qu'au bouquet chez Letendre des petits chapeaux de castor et des bottes vendus comme porte-allumettes, ont servi de salières sur la table.

Le chèque a été changé à la banque de M. Gladu, à St. François, et le partage de l'argent parmi les Rouges a été la cause de plusieurs querelles. Il y a eu zizanie dans le camp.

Une journée d'été au Vatican

Une correspondance de Rome nous apprend comment s'écoule une journée d'été au Vatican:

Chaque journée d'été recommence avec la monotonie de la veille. A six heures, le Pape célèbre la messe dans sa chapelle particulière; à sept heures, collation avec du chocolat au lait, et quelquefois deux œufs. Aussitôt après, réception des fonctionnaires de la cour pontificale. Le cardinal Jacobini, après avoir entretenu Sa Sainteté des diverses questions du jour, fait un résumé des lettres adressées par les nonces et les délégués apostoliques à la secrétairerie d'Etat.

Une des occupations favorites de Léon XIII est d'entendre la lecture des lettres in nombrables de toutes les parties du monde. Souvent ce sont des prêtres, des missionnaires, des moines qui rendent compte de leurs missions; parfois des fidèles envoient leur offrande au denier de Saint-Pierre; des infortunés implorent une bénédiction qui leur rendra le bonheur. Mais la grande masse sollicite des secours. Il serait impossible de répondre à ces lettres, écrites dans toutes les langues connues; on traduit les passages intéressants qui seront lus au Pape, puis on les classe dans une salle spéciale des archives.

Les affaires expédiées, Léon XIII commence sa longue et fatigante correspondance journalière; elle est fréquemment interrompue par la lecture de nombreuses dépêches expédiées des cinq parties du monde, pour supplier Sa Sainteté d'envoyer une bénédiction *in articulo mortis*. Les malades la demandent-ils pour mourir plus tranquilles, ou les familles en font-elles une question de vanité? Toujours est-il que le nombre est considérable.

Le Vatican jouit de la franchise télégraphique pour correspondre avec ses représentants à l'étranger. Le chiffre dont il se sert a lassé la patience de bien des gens intéressés à le connaître, mais sans clef c'est impossible.

Les dépêches ne portent en lettres que l'adresse du destinataire et le pays; le reste est en chiffres, 19365792214367009, et ainsi de suite, sans une virgule ni un point.

Toute la matinée du Pape a été consacrée à ces diverses affaires. A midi, il prend à la hâte un repas de bénédictin, avant de se retirer dans ses appartements pour se reposer durant la chaleur du jour.

A six heures, Léon XIII, entouré de sa petite cour, descend dans les jardins du Vatican, où l'attendent les voitures et deux gardes nobles. Le cortège se dirige vers un kiosque oriental, élevé depuis peu dans un des plus beaux sites du jardin. Le Pape s'y arrête volontiers; on cause, tout en prenant des glaces et du café. Les principaux événements de la journée font les frais de la conversation, et les bourdes des journaux italiens et étrangers sur la politique du Vatican amènent de joyeux rires.

Au coucher du soleil, heure militaire, retour au palais. Les médecins ont conseillé au Pape de ne pas s'exposer à l'air après le crépuscule, à cause des fièvres paludéennes de la vallée du Monte-Mario. Si tous suivaient le régime cénobitique du Pontife, les fièvres ne seraient pas redoutables.

A neuf heures, au plus tard, Léon XIII se met au lit, après avoir passé une demi-heure agenouillé devant son prie-Dieu, mais souvent la nuit, il se relève pour travailler quand une affaire le préoccupe.



COUPS D'ARCHET

Chez un marchand de cigares de la rue Craig :

Le client.—Avez-vous observé cet homme qui vient de sortir d'ici ? Pendant que vous aviez le dos tourné il a changé les étiquettes des prix des cigares. Il vous a ensuite payé cinq centins pour un cigare qui était marqué auparavant dix centins.

Le commerçant.—Ah, oui ! J'ai remarqué ça, mais, ma foi, ça ne me fait aucune différence. Les cigares dans les deux boîtes sont absolument les mêmes.

**

Un marchand de boîtes à surprise sur le Pacifique disait à un ami :

—Savez-vous que les temps sont très durs dans mon métier.

—Est-ce que les ventes ne sont pas bonnes ?

—Les ventes sont passables, mais je suis toujours en difficultés avec les richards de la Colombie Anglaise. Chacun de ces messieurs qui achète une boîte de dix centins veut me revendre son prix pour une piastre et demie. Si je refuse, ils menacent d'acheter tout mon fonds de commerce, de réorganiser le service de la compagnie et de me laisser dans la misère. Je serais heureux si je pouvais avoir une place dans un cirque pour vendre de la limonade couleur de rose. Là on ne peut pas être "bluffé" par les millionnaires.

**

Joe Vincent, célèbre par le nombre de personnes qu'il a sauvées des flots du Saint-Laurent, disait l'autre jour à un journaliste.

—Savez-vous que les femmes se noient beaucoup plus vite que les hommes ?

—Pourquoi cela ?

—Parce qu'elles ont toujours la bouche ouverte !

Encore un libelle contre le beau sexe.

**

Le club des menteurs aura une séance extraordinaire la semaine prochaine dans la grande salle de la Patrie. Le propriétaire du *Daily Snooze* parlera longuement sur la circulation de la nouvelle feuille. On dit que son discours fera sensation dans le cercle.

**

Un loustic disait hier en parlant de sir John : Son talent d'homme d'Etat ne consiste pas tant à penser lui-même qu'à faire penser aux autres ce qu'ils croient qu'il pense.

**

Un journal américain publie une annonce demandant "un cheval de selle pour une demoiselle qui doit être jeune et facile à conduire."

**

Entendu dans un salon fashionable du Beaver Hall Canadien.

—Savez-vous à quelle époque remonte la coutume qu'ont les mères de conduire aux places d'eau leurs filles à marier ?

—Je n'en ai pas la moindre idée.

—Eh bien, cette coutume remonte au temps d'Abraham. Vous savez que c'est près d'un puits que Rebecca a fait la connaissance de son mari.

**

Entre abrutis :

—Mon médecin m'a dit que je ne devais jamais me faire raser dans une boutique de barbier.

—Ton médecin aurait l'air drôle en se faisant raser en plein sur le trottoir, par un temps comme il fait aujourd'hui.

**

En cour d'assise.

Le juge.—Témoin, reconnaissez-vous ce fusil-là ?

Témoin.—J'ai crû ben qu'oui que je le reconnais. Je l'ai connu quand il était pistolette.

**



A L'ENQUÊTE MUNICIPALE

Le Maire Abbott.—Policeman, vous allez fermer cette porte et vous ne permettrez à personne de sortir de cette salle. Un témoin a perdu la mémoire et comme il n'y a que des honnêtes gens ici, chacun va se fouiller. Il faut absolument que la mémoire de ce monsieur se retrouve.

L'homme ressemble à une allumette qui ne vaut plus rien lorsqu'elle a perdu la tête.

**

S'il n'a rien paru la semaine dernière contre le G. V. Trudel, c'est à l'insu de la rédaction. Cette omission est réparée par la caricature de la première page.

**

Entendu dans une famille du faubourg Québec :

—Mon fils, M. Mercier m'a récompensé pour avoir voté pour les Rouges en te nommant assistant-chauffeur au palais de justice.

—Je ne m'attendais pas à un si grand honneur. Tu seras fier de ton fils, papa, lorsqu'il mourra, car ce jour-là le drapeau sera à mi-mât sur la cour.

**

—Qu'est-ce qui vous fait croire que le nouveau pensionnaire est un homme marié ? demanda une maîtresse de pension de la rue St-Denis à une de ses servantes.

—C'est parce que j'ai remarqué, répondit la servante, que chaque fois qu'il arrivait tard la nuit, il avait soin d'ôter ses chaussures avant de monter l'escalier.

**

Un secret de métier.

B. . . , le coiffeur-barbier de la rue Notre-Dame, donne ses instructions à un nouvel apprenti qui débute dans le métier : Il faut, dit-il, que vous soyez très poli si vous voulez réussir en affaires. Ayez toujours l'air souriant et essayez de flatter tout le monde.

—Je ferai de mon mieux, monsieur, mais comment pourrais-je flatter un chauve ?

—C'est assez facile. Demandez-lui seulement s'il veut se faire couper les cheveux.

**

Nous avions prédit il y a trois semaines que le *Daily Snooze*, l'organe anglais de M. Mercier, écorcherait la langue britannique de la manière la plus barbare.

Notre prédiction s'est accomplie à la lettre.

Jugez-en par le numéro de jeudi, le 13 octobre.

Sur la deuxième colonne de la quatrième page, nous trouvons la perle suivante au cours d'un rapport de l'excursion de la chambre de commerce française à Trois-Rivières :

He would thereby enable the sons and daughters of the provinces to remain in the country and live on its soil instead of crossing over line 45 to seek their fortunes in a strange land.

"Strange land" veut dire un pays étrange.

Si le *Snooze* avait dit *foreign land*, il aurait écrit en anglais.

Comment on devient gaucher

Sait-on pourquoi il y a des droitiers et des gauchers ?

Quand la nourrice porte son nourrisson sur le bras gauche, c'est aussi le bras gauche de l'enfant qui se trouve en avant, et c'est celui dont il se sert. Il sera gaucher. Mais comme quatre-vingt-dix-neuf nourrices sur cent portent les enfants sur le bras droit, ces enfants se servent du bras droit, qui est en avant, pour saisir les objets, et ils deviennent droitiers.

VARIETES

Petit dialogue de famille.

Le beau-père.—Je ne donnerai jamais ma fille qu'à un homme qui aura de la chance...

Le futur gendre.—Alors, mariez-nous tout de suite !

Le beau-père.—Vous avez donc de la chance, vous ?

Le futur gendre.—Si j'ai de la chance ? Tenez, voulez-vous faire un pari avec moi ? C'est que, quinze jours après la noce, vous serez mort !

**

Anna et Sophie se sont rencontrées hier dans le salon de madame Bisquanquin et ont parlé de leur amie Marie-Louise.

Anna.—Le mariage que l'on croyait cassé est repris. Son amant dit aujourd'hui qu'elle pue bon.

Sophie.—Mais, c'est impossible. Ce qu'il lui reprochait était impardonnable.

Anna.—Tout va bien maintenant. Elle achète les parfums les plus délicats, le White Rose, le Jockey Club, le Yang y Lang, chez McGale, 2123 rue Notre-Dame, où ils se vendent à bien bon marché.

**

Entre jeunes gens.

—As-tu vu Ulric depuis qu'il a un habitement neuf ?

—Oui, j'ai eu de la difficulté à le reconnaître, lui qui était toujours nippé comme la chienne à Jacques, le v'la métamorphosé en gentleman parfait. Son habit et son pantalon semblent moulés sur son corps.

—Le plus curieux de l'affaire, c'est qu'Ulric se fait habiller chez O. Dauphinais & Cie, No. 2205, rue Notre-Dame Ouest. C'est le magasin de nouveautés le plus commode de la ville pour acheter à bon marché ses tweeds, étoffes à robes, manteaux, etc. Les prix de cette maison sont si bas, que les marchands voisins crèvent de dépit.

**

Une bonne réclame, imaginée par un coiffeur né malin :

"Je ne saurais trop engager le client à acheter ma pommade qui fait pousser les cheveux, même sur la soupe !"

**

Le musée d'Anatomie étant parti de Montréal, cette ville n'en possède plus qu'un aujourd'hui. C'est le MUSÉE DE FRANK que tout le monde devrait visiter, No 65, rue Bleury. Il est ouvert de 6 a.m. à 12 p.m. et fermé les dimanches. Il y a toujours quelque curiosité nouvelle et l'entrée est libre. On exhibe No 1 un grand cadre contenant 100 photographies de toutes les curiosités humaines. No 2 vingt-quatre portraits des célébrités du pays crayonnés au charbon. No 3, un groupe de 15 hiboux. No 4, les hiboux à la maison. No 5, le grand chat hibou électrique, un perroquet vivant parlant à tout le monde. No 6, un vieux juge en ribotte cherchant à ouvrir sa porte. Deux œufs aux proportions monstrueuses, grenouilles jouant à la poule, écureuils jouant au billard et cinquante autres objets rares. Musique tous les soirs. Le *Star* et le *Witness* donnés aux visiteurs. Un restaurant est attaché au Musée. Service à la vapeur, hultres apprêtées de toutes manières, soupe aux huitres en trois minutes. Vins, liqueurs de choix.

FRANK LABELLE, propriétaire. 65 rue Bleury.

Troipoil chasse pour la première fois de sa vie.

Comme on lui offrait un chien :

—Un chien ? s'écrie-t-il. Mais il serait idiot d'emmener une bête pareille à la chasse !

—Vous plaisantez ?

—Pas du tout. Il me semble qu'un chien ne servirait qu'à effrayer le gibier !

**

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, *La Bibliothèque à Cinq Cents* a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

LOTÉRIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le Mercredi, 19 Octobre 1887

— SERA DE —

\$60,000.00

COUT DU BILLET

Première Série . . . \$1.00
Deuxième Série . . . 25 cts

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire,
S. E. LEFEBVRE,
19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

J. N. LAMARCHE
RELIEUR
No. 17, RUE SAINTE-THERÈSE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,
IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,
IMPRESSIONS DE COMMERCE
ETC., ETC., ETC.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE
D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS
CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS
BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,
GÉRANT
No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540, rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

FEUILLETON DU "VIOLON."

TARTARIN de TARASCON

PREMIÈRE ÉPISODE

A TARASCON

XI

Des coups d'épée, Messieurs, des coups d'épée...

Mais pas de coups d'épingle !

Avait-il bien réellement l'intention de partir?... Question délicate, et à laquelle l'historien de Tartarin serait fort embarrassé de répondre.

Toujours est-il que la ménagerie Mitaine avait quitté Tarascon depuis plus de trois mois, et le tueur de lions ne bougeait pas... Après tout, peut-être le candide héros, aveuglé par un nouveau mirage, se figurait-il de bonne foi qu'il était allé en Algérie. Peut-être qu'à force de raconter ses futures chasses, il s'imaginait les avoir faites, aussi sincèrement qu'il s'imaginait avoir hissé le drapeau consulaire et tiré sur les Tartares, pan ! pan ! à Shang-Hai.

Malheureusement, si cette fois encore Tartarin de Tarascon fut victime du mirage, les Tarasconnais ne le furent pas. Lorsqu'au bout de trois mois d'attente, on s'aperçut que le chasseur n'avait pas encore fait une malle, on commença à murmurer.

"Ce sera comme pour Shang-Hai!" disait Costecalde en souriant. Et le mot de l'armurier fit fureur dans la ville ; car personne ne croyait plus en Tartarin.

Les naïfs, les poltrons, des gens comme Bézuquet, qu'une puce aurait mis en fuite et qui ne pouvaient pas tirer un coup de fusil sans fermer les yeux, ceux-là surtout étaient impitoyables. Au cercle, sur l'esplanade, ils abordaient le pauvre Tartarin avec de petits airs goguenards.

"Et autremain, pour quand ce voyage?" Dans la boutique Costecalde, son opinon ne faisait plus foi. Les chasseurs de casquettes reniaient leur chef !

Puis les épigrammes s'en mêlèrent. Le président Ladevèze, qui faisait volontiers en ses heures de loisir deux doigts de cour à la muse provençale, composa dans la langue du cru une chanson qui eut beaucoup de succès. Il était question d'un certain grand chasseur appelé maître Gervais, dont le fusil redoutable devait exterminer jusqu'au dernier tous les lions d'Afrique. Par malheur ce diable de fusil était de complexion singulière : on le chargeait toujours, il ne partait jamais.

Il ne partait jamais ! vous comprenez l'allusion...

En un tour de main, cette chanson devint populaire ; et quand Tartarin passait, les portefaix du quai, les petits décroisseurs de devant sa porte chantaient en chœur :

Lou fusiou de mestre Gervai
Toujou lou cargon, toujou lou cargon,
Lou fusiou de mestre Gervai
Toujou lou cargon, part jamai

Seulement cela se chantait de loin, à cause des doubles muscles.

O fragilité des engouements de Tarascon !...

Le grand homme, lui, feignait de ne rien voir, de ne rien entendre ; mais au fond cette petite guerre sourde et venimeuse l'affligeait beaucoup ; il sentait Tarascon lui glisser dans la main, la faveur populaire aller à d'autres, et cela le faisait horriblement souffrir.

Ah ! la grande gamelle de la popularité, il fait bon s'asseoir devant, mais quel échaudement quand elle se renverse !...

En dépit de sa souffrance, Tartarin souriait, et menait paisiblement sa même vie, comme si de rien n'était.

Quelquesfois cependant ce masque

de joyeuse insouciance, qu'il s'était par fierté collé sur le visage, se détachait subitement. Alors, au lieu du rire, on voyait l'indignation et la douleur...

C'est ainsi qu'un matin que les petits décroisseurs chantaient sous ses fenêtres : *Lou fusiou de mestre Gervai*, les voix de ces misérables arrivèrent jusqu'à la chambre du pauvre grand homme en train de se raser devant sa glace. (Tartarin portait toute sa barbe, mais, comme elle venait trop forte, il était obligé de la surveiller.)

Tout à coup la fenêtre s'ouvrit violemment et Tartarin apparut en chemise, en serre-tête, barbouillé de bon savon blanc, brandissant son rasoir et sa savonnette, et criant d'une voix formidable :

"Des coups d'épée, messieurs, des coups d'épée !... Mais pas de coups d'épingle !"

Belles paroles dignes de l'histoire, qui n'avaient que le tort de s'adresser à ces petits *fouchtras*, hauts comme leurs boîtes à cirage et, gentilhommes tout à fait incapables de tenir une épée !

XII

De ce qui fut dit dans la petite maison du boabab.

Au milieu de la défection générale, l'armée seule tenait bon pour Tartarin.

Le brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, continuait à lui marquer la même estime : "C'est un lapin !" s'entêtait-il à dire, et cette affirmation valait bien, j'imagine, celle du pharmacien Bézuquet... Pas une fois le brave Commandant n'avait fait allusion au voyage en Afrique ; pourtant, quand la clameur publique devint trop forte, il se décida à parler.

Un soir, le malheureux Tartarin était seul dans son cabinet, pensant à des choses tristes, quand il vit entrer le commandant, grave, ganté de noir, boutoné jusqu'aux oreilles.

"Tartarin," fit l'ancien capitaine avec autorité, "Tartarin, il faut partir !" Et il restait debout dans l'encadrement de la porte, —rigide et grand comme le devoir.

Tout ce qu'il y avait dans ce "Tartarin, il faut partir !" Tartarin de Tarascon le comprit.

Très pâle, il se leva, regarda autour de lui d'un œil attendri ce joli cabinet, bien clos, plein de chaleur et de lumière douce, ce large fauteuil si commode, ses livres, son tapis, les grands stores blancs de ses fenêtres, derrière lesquels tremblaient les branches grêles du petit jardin ; puis, s'avançant vers le brave commandant, il lui prit la main, la serra avec énergie, et d'une voix où roulaient des larmes, stoïque cependant, il lui dit : "Je partirai, Bravida !"

Et il partit comme il l'avait dit. Seulement pas encore tout de suite... il lui fallut le temps de s'outiller.

D'abord il commanda chez Bompard deux grandes malles doublées de cuivre, avec une longue plaque portant cette inscription :

TARTARIN DE TARASCON

CAISSE D'ARMES

Le doublage et la gravure prirent beaucoup de temps. Il commanda aussi chez Tastavin un magnifique album de voyage pour écrire son journal, ses impressions ; car enfin on a beau chasser le lion, on pense tout de même en route.

Puis il fit venir de Marseille toute une cargaison de conserves alimentaires, du pemmican en tablettes pour faire du bouillon, une tente-abri, d'un nouveau modèle, se montant et se démontant à la minute, des bottes de marin, deux parapluies, un water-proof, des lunettes bleues pour prévenir les ophtalmies. Enfin le pharmacien Bézuquet lui confectionne une

petite pharmacie portative bourré de sparadrap, d'arnica, de camphre, de vinaigre des quatre-voleurs.

Pauvre Tartarin ! ce qu'il en faisait, ce n'était pas pour lui ; mais il espérait, à force de précautions et d'attentions délicates, apaiser la fureur de Tartarin-Sancho, qui, depuis que le départ était décidé, ne décolérait ni de jour ni de nuit.

XIII

Le départ.

Enfin il arriva, le jour solennel, le grand jour.

Dès l'aube, tout Tarascon était sur pied, encombrant le chemin d'Avignon et les abords de la petite maison du boabab.

Du monde aux fenêtres, sur les toits, sur les arbres ; des mariniers du Rhône, des porte-faix, des décroisseurs, des bourgeois, des ourdisseuses, des taffetières, le cercle, enfin toute la ville ; puis aussi des gens de Beaucaire qui avaient passé le pont, des maraichers de la banlieue, des charettes à grandes bâches, des vigneronnés hissés sur de belles mules attifées de rubans, de flots de grelots, de nœuds, de sonnettes, et même de loin en loin, quelques jolies filles d'Arles venues en croupe de leur galant, le ruban d'azur autour de la tête, sur de petits chevaux de Camargue gris de fer.

Toute cette foule se pressait, se bousculait devant la porte de Tartarin, ce bon M. Tartarin, qui s'en allait tuer des lions chez les *Teurs*.

Pour Tarascon, l'Algérie, l'Afrique, la Grèce, la Perse, la Turquie, la Mésopotamie, tout cela forme un grand pays très vague, presque mythologique, et cela s'appelle les *Teurs* (les Turcs).

Au milieu de cette cohue, les chasseurs de casquettes allaient et venaient, fiers du triomphe de leur chef, et traçant sur leur passage comme des sillons glorieux.

Devant la maison du boabab, deux grandes brouettes. De temps en temps, la porte s'ouvrait, laissant voir quelques personnes qui se promenaient gravement dans le petit jardin. Des hommes apportaient des malles, des caisses, des sacs de nuit, qu'ils empiétaient sur les brouettes.

A chaque nouveau colis, la foule frémissait. On se nommait les objets à haute voix. "Ça, c'est la tente-abri... Ça, ce sont les conserves... la pharmacie... les caisses d'armes..." Et les chasseurs de casquettes donnaient des explications.

Tout à coup, vers dix heures, il se fit un grand mouvement dans la foule. La porte du jardin tourna sur ses gonds violemment.

"C'est lui...c'est lui !" criait-on. C'était lui...

Quand il parut sur le seuil, deux cris de stupeur partirent de la foule : "C'est un *Teur* !... —Il a des lunettes !"

Tartarin de Tarascon, en effet, avait cru de son devoir, allant en Algérie, de prendre le costume algérien. Large pantalon bouffant en toile blanche, petite veste collante à boutons de métal, deux pieds de ceinture rouge autour de l'estomac, le cou nu, le front rasé, sur sa tête une gigantesque *chechia*, (bonnet rouge) et un flot bleu d'une longueur !... Avec cela, deux lourds fusils, un sur chaque épaule, un grand couteau de chasse à la ceinture, sur le ventre une cartouchière, sur la hanche un revolver se balançant dans sa poche de cuir. C'est tout...

Ah ! pardon, j'oubliais les lunettes, une énorme paire de lunettes bleues qui venaient là bien à propos pour corriger ce qu'il y avait d'un peu trop farouche dans la tourmure de notre héros !

"Vive Tartarin !...vive Tartarin !..." hurla le peuple. Le grand homme sourit, mais ne salua pas, à cause de ses fusils qui le gênaient. Du reste, il savait maintenant à quoi s'en tenir sur la faveur populaire ; peut-être même qu'au fond de son âme il mau-

dissait ses terribles compatriotes, qui l'obligeaient à partir, à quitter son joli petit chez lui aux murs blancs, aux persiennes vertes... Mais cela ne se voyait pas.

Calme et fier, quoiqu'un peu pâle, il s'avançait sur la chaussée, regarda ses brouettes, et, voyant que tout était bien, prit gaillardement le chemin de la gare, sans même se retourner une fois vers la maison du boabab. Derrière lui marchaient le brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, le président Ladevèze, puis l'armurier Costecalde et tous les chasseurs de casquettes, puis les brouettes, puis le peuple.

Devant l'embarcadère, le chef de gare l'attendait,—un vieil Africain de 1880, qui lui serra la main plusieurs fois avec chaleur.

L'express Paris-Marseille n'était pas encore arrivé. Tartarin et son état-major entrèrent dans les salles d'attente. Pour éviter l'encombrement, derrière eux le chef de gare fit fermer les grilles.

Pendant un quart d'heure, Tartarin se promena de long en large dans les salles, au milieu des chasseurs de casquettes. Il leur parlait de son voyage, de sa chasse, promettant d'envoyer des peaux. On s'inscrivait sur son carnet pour une peau comme pour une contredanse.

Tranquille et doux comme Socrate au moment de boire la ciguë, l'intrépide Tarasconnais avait un mot pour chacun, un sourire pour tout le monde. Il parlait simplement, d'un air affable ; on aurait dit qu'avant de partir, il voulait laisser derrière lui comme une trainée de charme, de regrets, de bons souvenirs. D'entendre leur chef parler ainsi, tous les chasseurs de casquettes avaient des larmes, quelques-uns même des remords, comme le président Ladevèze et le pharmacien Bézuquet.

Des hommes d'épique pleuraient dans des coins. Dehors, le peuple regardait à travers les grilles, et criait : "Vive Tartarin !"

Enfin la cloche sonna. Un roulement sourd, un sifflet déchirant ébranla les routes... En voiture ! en voiture !

"Adieu, Tartarin !... adieu, Tartarin !"

—Adieu, tous !... murmura le grand homme, et sur les joues du brave commandant Bravida il embrassa son cher Tarascon.

Puis il s'élança sur la voie, et monta dans un wagon plein de Parisiennes, qui pensèrent mourir de peur en voyant arriver cet homme étrange avec tant de carabines et de revolvers.

(A continuer.)

Sous presse—Sera prêt dans une quinzaine de jours.

PAUL ET BERNARDINE
ROMAN CANADIEN
Par J. FERD. MORISSETTE.

Un Volume de 250 Pages environ, - Prix 25 Cents.

Adressez toute commande à
IMPRIMERIE GÉNÉRALE,
45, PLACE JACQUES-CARTIER,
MONTREAL

Boîte 880 B.P.